



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 16/2 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.2.53555

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

## LA MODE – MIROIR DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

L'histoire de la mode qui s'inspire de l'actualité politique n'est pas encore écrite<sup>1</sup>. Les costumes et objets de mode de la Révolution française y tiendraient une place particulièrement importante. L'industrie de l'époque n'a pas hésité à exploiter le mouvement révolutionnaire en créant vêtements, bonnets, rubans, boucles de souliers, boutons, bijoux et objets de décoration aux appellations sonores, à commencer par le *bonnet aux trois Ordres Réunis* et la *boucle au Tiers Etat*, en passant par le *costume à demi-converti* et le *lit à la Fédération*, jusqu'à la *pendule civique* et le *pouf à la contre-révolution*.

Puisque peu de vêtements et objets de mode ont survécu à ces deux cents dernières années<sup>2</sup>, il faut, pour les connaître, se fier en grande partie aux gravures et publications de l'époque. Le document le plus intéressant à cet égard est le premier journal de mode français. Il parut sous trois titres successifs – «Cabinet des Modes» (première année), «Magasin des Modes Nouvelles» (deuxième à quatrième année) et «Journal de la Mode et du Goût» (les trois dernières années) – de 1785 à 1793, et fut illustré de belles planches coloriées. Ce périodique, dont seules quelques rares bibliothèques possèdent encore des exemplaires plus ou moins complets<sup>3</sup>, expose

- 1 Les ouvrages sur l'histoire du costume ne font que très superficiellement allusion au symbolisme politique des costumes bourgeois de l'époque révolutionnaire et se contentent plutôt de mentionner l'habit des sans-culottes, par exemple, François BOUCHER, *Histoire du costume en occident de l'antiquité à nos jours*, Paris 1963 ou Ludmila KYBALOVÀ, *Encyclopédie illustrée de la mode*, Paris 1968. Curieusement, les ouvrages d'histoire sociale de la Révolution négligent de faire état des vêtements bourgeois qui illustrent les événements politiques. Par exemple, Albert SOBOUL (*La Civilisation et la Révolution française*, Paris 1970–1983) présente bien des porcelaines, cartes à jouer, reliures de livres et bibelots à signification politique, mais parmi les costumes qu'il mentionne, on ne découvre aucun des costumes présentés par le journal de mode.
- 2 Les deux musées consacrés à la mode à Paris ne possèdent que quelques vêtements et objets de l'époque révolutionnaire (Musée de la Mode et du Costume, Palais Galliera, 10, avenue Pierre-I<sup>er</sup>-de-Serbie, Paris 16<sup>e</sup> et Musée des Arts de la Mode, Louvre, Palais de Marsan, 109, rue de Rivoli, Paris 1<sup>er</sup>). Ils ont contribué au bicentenaire de la révolution par des expositions sur la mode de l'époque.
- 3 L'exemplaire le plus complet du journal se trouve à la Lipperheidesche Bibliothek de Berlin (il n'y manque que trois cahiers: Zb 4<sup>e</sup> kl.). La Bibliothèque Nationale à Paris possède un exemplaire où manque la dernière année (8<sup>o</sup> Lc<sup>14</sup> 2 et 3 et 157). Une ou plusieurs années ou numéros du magazine sont conservés dans d'autres bibliothèques: Le «Cabinet des Modes» – au Musée de la Mode et du Costume de Paris, au Kostum Museum à La Haye et à la Staatsbibliothek à Bamberg; les trois années du «Magasin...» – à la Bibliothèque d'Art et d'Archéologie de Paris (67 P 4), à la bibliothèque de l'Opéra de Paris (Rés. 716, 1–3) et à la Staatsbibliothek à Munich (Per. 119), les années 1787 et 1788 seules se trouvent encore à La Haye; le «Journal de la Mode et du Goût» est détenu à la bibliothèque de l'Opéra de Paris (Rés. 714, 1–3) et à Munich (Per. 81); la Bibliothèque de l'Arsenal possède les cahiers de février 1790 (8<sup>o</sup> Jo 20 500). Certaines bibliothèques de musées, par exemple celles du Musée Carnavalet ou du Musée de l'Art du Costume conservent des planches séparées du journal. Quarante dessins du journal

avec un grand sens du détail les produits textiles et accessoires de mode qui reflètent l'histoire politique de ces années mouvementées.

Bien que partisan de la monarchie et destiné à l'élite, le journal a survécu à la chute de la royauté en 1792. Cette ténacité n'a rien d'étonnant, objectera-t-on, car la politique n'était pas inscrite au programme du périodique. Toutefois, le magazine ne passa pas entièrement sous silence les événements les plus marquants du temps. On y découvre de nombreux articles mentionnant l'actualité révolutionnaire, qui ont sûrement laissé des traces dans l'opinion de ses lecteurs. Son orientation va progressivement de la réticence à l'acceptation, puis à l'enthousiasme, et enfin au refus de la politique pratiquée dans les années 1789 à 1793<sup>4</sup>. En effet, on peut distinguer cinq phases différentes; elles reflètent les diverses étapes de la révolution au cours des trois ans et demi de parution après la prise de la Bastille: 1) une courte phase de deux mois seulement, à compter du 14 juillet 1789, marquée par l'espoir d'une issue rapide de la crise et d'une fin de la stagnation en fait de modes; 2) une période de trois mois, de la fin de septembre jusqu'à la fin de l'année 1789, où on tente de s'adapter à la situation nouvelle, avec quelque espoir d'en tirer profit; 3) une période d'enthousiasme pour la cause et les modes révolutionnaires, qui s'étend de février 1790, date à laquelle le journal change de nom et d'équipe, à octobre 1790 environ, où cet enthousiasme s'estompe; 4) une phase de près d'un an et demi, jusqu'en août 1792, pendant laquelle le journal abandonne petit à petit toute discussion politique et présente des modes contre-révolutionnaires; 5) enfin, une brève phase d'agonie, où le magazine ne fait que reprendre les modes présentées auparavant et cache en outre sa déception devant la perversion d'un mouvement politique dans lequel il avait placé tant d'espoir.

La plupart des articles présentant une mode à caractère politique datent de la fin de la quatrième et du début de la cinquième année (fin 1789-début 1790), période pendant laquelle le magazine abandonne son appellation de «Magasin des Modes Nouvelles» pour devenir le «Journal de la Mode et du Goût». Avant d'étudier le rapport entre la mode et la politique dans les pages de l'illustré, mentionnons encore quelques traits caractéristiques du journal. De 1789 à 1793 le magazine a trois livraisons par mois, comportant chacune huit pages de texte et trois gravures coloriées<sup>5</sup>. Ce fut un pionnier à un double titre: il s'agit du premier journal de mode paru en France et du premier magazine régulièrement pourvu d'illustrations de qualité; autant dire que l'histoire de la presse de mode et celle de la presse illustrée commencent avec ce journal<sup>6</sup>. Son éditeur, François Buisson, était libraire près de la

ont été réimprimés en 1876 sous le titre de *Costumes du temps de la Révolution, 1790-1793*, tirés de la collection de M. V. Sardou, Paris: A. Lévy 1876. Le comte de Reiset a illustré en 1885 son ouvrage *Modes et usages au temps de Marie-Antoinette. Livre - journal de Mme Eloffe*, de nombreuses reproductions hors-texte des planches du «Cabinet...» comme du «Magasin...». Enfin, vingt-sept planches du journal ont été reproduites en 1911 dans *Documents pour l'histoire du costume*, édités par G. Schefer, Paris: Goupil.

4 Pour les commentaires politiques du magazine voir: Annemarie KLEINERT, *La Révolution et le premier journal illustré paru en France*, dans: *Dix-huitième siècle*, 1989, n° 21, pp. 285-309.

5 Pour les détails de l'histoire de ce journal voir mon livre: *Die frühen Modejournale in Frankreich. Studien zur Literatur der Mode von den Anfängen bis 1848*, Berlin 1980, pp. 63-120; puis Caroline RIMBAULT, *La presse féminine de langue française au XVIII<sup>e</sup> siècle*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle EHESS, dact. 1981, pp. 275-313; enfin Raymond GAUDRIault, *Répertoire de la gravure de mode en France*, Paris 1988, pp. 190-223.

6 Jean WATELET, *Histoire de la presse illustrée*, thèse d'Etat en préparation.

Place Saint-Michel<sup>7</sup>. Plusieurs journalistes (en particulier M. Allemand et Jean-Antoine Lebrun Tossa de Pierrelatte), nombre de peintres et de graveurs (surtout Duhamel et DeFraisne) et l'imprimeur André Charles Cailleau sont engagés pour publier le magazine. Le prix de l'abonnement étant fixé à un niveau élevé (21 livres d'abord, plus tard 30), seuls les riches bourgeois et les aristocrates aisés peuvent se permettre ce luxe. Beaucoup de cahiers trouvent preneur en province ou à l'étranger, où le besoin d'une source écrite de renseignements sur les modes parisiennes est ressenti sans doute plus fortement que dans la capitale de la mode elle-même. L'éditeur ayant distribué soixante mille prospectus dans toute l'Europe, mille souscripteurs environ répondent à cette publicité<sup>8</sup>. De toute évidence, ce fut une feuille créée pour une relative élite sociale et économique, recrutée dans des milieux qui se passionnaient pour toutes les nouveautés. Tout semble indiquer qu'il faut chercher ses lecteurs dans les salons littéraires et artistiques de l'époque. Certes, le journal renseigne avant tout sur les modes vestimentaires, mais il ne néglige pas non plus d'autres domaines: la philosophie, la pédagogie, les belles lettres, l'art, l'industrie et, répétons-le encore une fois, la grande politique. Précisons que le magazine n'était pas un journal de cour. Dans les années prérévolutionnaires, il garde même une certaine distance à l'égard du roi et des courtisans. L'indifférence envers la famille royale s'estompe après les événements de juillet 1789, mais il ne devient jamais un journal que la Maison de France aurait pu considérer comme le sien.

### De juillet à Septembre 1789: Espoir d'une rapide issue de la crise et stagnation de la mode

Lorsqu'en juillet 1789 les discussions politiques échauffent les esprits, le journal semble en pressentir le nouveau cours. Avant le 14 juillet, il donne déjà le sage conseil de ne pas rechercher l'excès, conseil qui se cache dans une description des modes nouvelles. Convaincu qu'il faut s'abstenir de surcharger une robe de broderie pour éviter de nuire à son effet, le journal demande le 11 juillet 1789 dans un souci de modération: *Est-ce donc qu'il est si difficile de s'arrêter au point juste, & de garder le parfait milieu?* Ce commentaire, appliqué à la mode, est probablement né d'une prise de conscience des dangers que représentent les débordements en tout genre. Il est fait apparemment dans l'intention de prévenir ceux qui allaient bientôt souffrir des conséquences de l'irrespect d'une telle maxime.

Le cahier censé paraître le 21 juillet 1789, après la prise de la Bastille, ne sort qu'avec deux semaines de retard. La vie du tranquille journal de mode est perturbée

7 D'abord rue des Poitevins, n° 13, à l'Hôtel de Mesgrigny, puis rue Hautefeuille, n° 20, à l'Hôtel Coëtlosquet, ensuite rue Gît-le-Cœur. Lorsque Buisson se retire de l'entreprise en février 1792, Lebrun-Tossa continue de publier le journal rue de l'Hirondelle, entre celle Gît-le-Cœur, et la place du Pont St Michel, maison de M<sup>r</sup> Fuillade, n° 28, ensuite à partir du 1<sup>er</sup> avril 1792, dans les bureaux situés de l'autre côté de la Seine, rue des Mathurins, Cloître St. Benoit, maison du médecin accoucheur, n° 352.

8 Pour le tirage du prospectus (60000 exemplaires), voir la lettre écrite par les auteurs du journal au garde des Sceaux à la date du 17 septembre 1789 (Archives Nationales V 1552). Pour le tirage du magazine, voir mon article: »Die Auflagen französischer Modejournale...«, dans: Publizistik, I (1979) pp. 84-106 et Evelyne SULLEROT, Histoire de la presse féminine en France, Paris 1966, pp. 32-41.

et continuera de l'être dans les mois à venir, lorsque les désordres politiques et sociaux entraîneront d'autres retards. De nombreuses fautes d'impression et la reprise d'articles déjà parus, signes de précipitation et de confusion jamais rencontrés avant juillet 1789, traduisent la préoccupation du personnel. Que va-t-il se passer? Faute de pouvoir y répondre, le journal se réfugie dans une position d'attentisme, faisant des allusions discrètes aux *circonstances trop fameuses & trop malheureuses* – par exemple pour expliquer le retard dans la parution – et se contentant en outre de commentaires politiques allusifs. A cet égard, il ne ressemble en rien à son concurrent allemand, le »Journal des Luxus und der Moden« de Weimar, qui se plaît à décrire en détail la situation politique en France<sup>9</sup>.

Parmi les commentaires politiques allusifs publiés dans les cinq cahiers parus après la prise de la Bastille, on peut en détecter deux qui se cachent derrière une simple description des modes du jour. L'une est publiée le 21 juillet, lorsque le »Magasin« propose aux lecteurs de porter des habits *sang de bœuf* – une couleur qui semble vouloir rappeler les luttes sanglantes – et d'assortir ces habits rouges aux *bas de soie blancs à coins bleus*. Ainsi apparaît la thématique bleu-blanc-rouge qui deviendra la palette de la révolution. On pourrait objecter que la couleur *sang de bœuf* avait été lancée dès l'hiver 1788. Mais elle n'avait été acceptée par les jeunes gens qu'en mai 1789 et par les femmes et les personnes plus âgées qu'en juillet et août 1789. Les événements historiques ont donc contribué au maintien de la popularité d'une couleur appréciée auparavant. L'autre commentaire, publié le 21 septembre 1789, présente une récente invention des ébénistes. Il s'agit d'un *pupitre-chiffonnier*, meuble censé remplacer à la fois le pupitre à musique et une table à tiroir pouvant contenir un nécessaire de couture. Le journal juge ce double objet *incohérent, inspiré par une folle imagination* et se demande: *mais quel rapport peut-il y avoir de la musique à des chiffons?* A son avis, l'invention révèle un *défaut de goût* imputable aux seules *circonstances où nous nous trouvons*. Ce meuble prouve que les esprits se sont tournés vers la folie. Si la raison commande le goût, la déraison révolutionnaire menace de balayer la qualité, la certitude, l'existence même de la haute mode.

Exprimant le 11 août 1789 son espoir dans une solution rapide de la crise, le journal se plaint en outre de ce que *les modes ne varient pas comme elles varioient auparavant*. Pour combler les lacunes, les rédacteurs sont amenés à commenter les dernières nouveautés observées à l'étranger. Le 1<sup>er</sup> septembre 1789, ils présentent une mode anglaise qui permet de distinguer les personnes privilégiées des moins aisées, en ce cas les conducteurs de voiture d'un certain rang des conducteurs communs. Parmi les autres moyens on citera l'intérêt apporté aux styles moins soumis aux fluctuations passagères de la mode, aux uniformes par exemple, *qui sont portés ... avec passion par nos jeunes-gens, même hors de leur service militaire* (11 sept. 1789), ou aux habits de deuil. En effet, la moitié des vêtements que propose le »Magasin« à cette époque sont conçus pour le deuil. Officiellement, le deuil est de mise en raison du décès du dauphin Joseph-Xavier-François, mais il sied également à ceux qui désirent témoigner de l'affliction profonde que leur causent les émeutes. Le journal constate que le

9 Martha BRINGEMEIER, Ein Modejournalist erlebt die französische Revolution, Münster: Coppentrath 1981. Annemarie KLEINERT, Gretel WAGNER, Mode und Politik. Die Vermarktung der französischen Revolution in Frankreich und Deutschland (1789 bis 1793), dans: Waffen- und Kostümkunde, 1988 (à paraître).

goût de la couleur noire va si loin que ses adeptes se procurent des dessous noirs, signe de deuil profond du bon vieux temps et façon aussi, comme on peut lire le 11 septembre 1789, de *mettre une différence sensible entre le dessous de l'uniforme qui est tout blanc, & le dessous de l'habit bourgeois*. Tout en approuvant cette mode, il n'émet pas un avis favorable sur le goût des jeunes gens pour l'uniforme. C'est une lubie passagère, prédit-il le 11 septembre 1789, et bientôt les jeunes ne porteront l'uniforme *que pour leur service, & la mode reprendra tout son empire comme auparavant*. En attendant, l'uniforme a une fâcheuse influence sur le style des autres vêtements. *Depuis qu'en France nous sommes devenus tous soldats, nos habits sont très-simples. Mais ce goût-là ... se passera avant peu*, rassure-t-on, sans savoir que cette prévision serait infirmée par les événements.

En outre, dans cette période des débuts de la Révolution, le périodique reste fidèle à son programme habituel, décrivant chasses, sorties au théâtre et réunions mondaines comme si rien ne se passait et incitant les lecteurs à se procurer des objets de luxe, meubles dorés le 11 août 1789, voitures à montants dorés le 1<sup>er</sup> septembre 1789, vêtements de soie et bijoux précieux. A l'heure où l'autorité de la monarchie est mise en doute, le seul véritable changement est l'attitude du journal à l'égard du roi. Le magazine n'est plus indifférent envers la famille royale et prend même une position de royalisme affirmé. Cette attitude promonarchique se maintiendra dans les mois à venir, ce qui n'est pas extraordinaire à une époque où l'attachement au Roi est extrêmement répandu, mais il continuera à défendre cette position même lorsque le Roi aura perdu sa réputation de paisible conciliateur entre l'ancien et le nouveau régime.

### De Septembre à Décembre 1789: Timide tentative pour s'adapter à la situation politique et en tirer profit

Le «Magasin», qui avait tout de suite modifié son attitude à l'égard de la famille royale, accepte dès fin septembre 1789 ce qu'il ne saurait changer et commence timidement à souligner les aspects positifs des changements en cours. Le 1<sup>er</sup> octobre 1789, il explique qu'il faut *se conformer humblement à notre sort*. Cette phrase s'applique non seulement à la nouvelle mode des toiles qu'*on eut rougi* de ... porter autrefois, mais à une nouvelle conception de la vie. Il va en faire sa devise dans les mois à venir.

*Se conformer* le mieux possible signifie ne plus hésiter à battre monnaie des événements du jour et à parler des objets de luxe qui viennent d'être créés pour *éternaliser* les idées conçues. Le journal s'écrit le 21 septembre 1789: *Il n'y avait pas de doute qu'une révolution comme celle qui s'opère en France ne dût fournir à la Capitale l'idée de quelques modes. C'est un assez grand événement pour cela*. Et il renchérit, voulant retracer, dans ses descriptions des modes nouvelles, *chaque point essentiel de la Constitution établie & décrétée*. Enfin, on peut lire le 11 novembre 1789, que la *prise de la Bastille ... étoit un trait assez remarquable ... puisque c'est par lui peut-être qu'a commencé notre liberté, pour qu'il donnât lieu à quelque Mode, & nos Souscripteurs devoient s'attendre à la voir tôt ou tard consignée dans nos Cahiers*.

En effet, les modes exploitant l'image de la Bastille vont pulluler par la suite. Rappelons que l'intérêt pour l'ancienne prison n'est pas nouveau. En 1788, le journal avait présenté une série de *boutons à tableaux*, arborant un bouton décoré d'une miniature peinte de la Bastille (Illustration 1). La mode avait donc deviné l'importance que ce fort allait prendre par la suite. Si la Bastille est à la mode, eh bien, les spécialistes de la mode se mettront à l'étudier comme toute autre nouveauté et en feront état à leurs fidèles lecteurs.

Ayant décidé de maîtriser la révolue en participant à sa commercialisation, le journal constate que les modistes sont des pionniers, pour avoir tiré parti de la situation politique. A la date du 21 septembre 1789, il présente un bonnet décoré d'une cocarde à *la Nation* et un autre appelé *aux trois Ordres réunis ou confondus* (Illustration 2a). Sur ce dernier bonnet sont brodées en or une crosse et une épée, et en soie bleue, une bêche, *formant ensemble un trophée*. En commentant ce bonnet, le journal remarque que *la réunion des trois Ordres, ou plutôt la confusion des Ordres n'était guère moins difficile à amener que la conquête de notre liberté. Qui pourroit nier avec quelque raison que cette réunion opérée comme par la force, ait été un des préludes pénibles de la révolution, & qu'elle l'ait commencée? On sait quelle fermeté il a fallu pour la conduire aux Représentans de l'Ordre qu'on appeloit le Tiers, Ordre que l'on avoit cherché trop long-tems à humilier, mais qui sentoit toutes ses forces, & à qui il ne falloit que l'occasion de les développer*. Les lecteurs sont invités dès lors à se rendre compte qu'*on ne veut plus de ces distinctions en France, il n'y a plus que des Citoyens*. Quelques semaines plus tard, le 1<sup>er</sup> décembre 1789, le journal décrit un bonnet qui fait état de la Bastille. Ce bonnet à *la Bastille* (Illustration 2b) compte parmi ces constructions gigantesques que portent les femmes élégantes en cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle quand elles désirent être bien coiffées, sans crainte du ridicule que mainte caricature de l'époque démontre en exagérant à peine ses dimensions énormes. On y retrouve les éléments architecturaux de la fameuse prison, comme les tours garnies de créneaux et une balustrade au-dessus des créneaux. *Pardevant est placé un très-gros nœud de rubans aux couleurs nationales bleues & blanches*. Bien loin d'y voir un couvre-chef dont l'excès est évident, le journal approuve le port de ce bonnet, symbole de la nouvelle situation sociale: *On eût bien eu le droit de s'étonner, écrit-il le 1<sup>er</sup> décembre 1789, si la prise de la Bastille n'eût point été célébrée par les Marchandes de Modes*. En effet, la mode s'accommode de tout, et le journal, acceptant que la révolution fournisse des thèmes de mode, suit diligemment le mouvement.

D'autres inventions à connotation politique dont le journal se fait l'agent publicitaire, sont faites par les créateurs de petits objets futiles, par exemple de boucles de souliers ou de rubans. Les fabricants de boucles de souliers font preuve d'une imagination particulièrement fertile. Dans les cahiers du 11 novembre et du 1<sup>er</sup> décembre 1789, le journal présente trois inventions qui permettent aux hommes de porter les convictions démocratiques à leurs pieds: l'une s'appelle (encore) à *la Bastille*, l'autre *au Tiers Etat*, une troisième à *la Nation*. La première boucle est fabriquée selon un plan horizontal de la Bastille, simplifié pour ne montrer que trois des huit tours de la forteresse dont la démolition a commencé. *A chaque tour sont des créneaux (!), au milieu desquels sont des canons*, précise-t-on. La boucle *au Tiers Etat*, plus symbolique, se présente sous forme d'un ornement utilisé par les architectes,

une corporation du Tiers état. La troisième boucle doit rappeler le *cri de joie* poussé par le *Peuple* en apprenant que le Roi se rendrait à Paris pour faire *la paix ... entre lui et ses sujets* (Illustration 3). Cette boucle fut inventée lorsque les députés de l'Assemblée Nationale annoncèrent que le Roi allait venir à Paris pour renvoyer ses *Troupes qui investissent la Capitale & l'Assemblée Nationale*. Ce jour-là, le peuple changea ses *cris ordinaires de Vive le Roi, en ceux de Vive la Nation*. Le journal rappelle ce périple du Roi, qui remonte au mois de juillet, dans son cahier du 1<sup>er</sup> décembre 1789, mais passe sous silence un autre voyage plus récent, le retour du Roi à Paris en octobre 1789, retour forcé qui exigea que le souverain quitte Versailles pour les Tuileries. Il faut croire que la foi bien enracinée des rédacteurs dans une monarchie inébranlable les poussait à ignorer ce dernier retour. Aucun mot sur l'enlèvement de la famille royale par les révolutionnaires, aucune remarque sur la haine de la plèbe envers Louis XVI et Marie-Antoinette. Les boucles de souliers, accessoires indispensables sous l'Ancien Régime, étaient en voie de disparition en cette fin d'année 1789. Nombre de personnes faisaient don de leurs boucles précieuses à la *Patrie* et refusaient de porter absolument aucune sorte de boucle. Le journal en rend compte le 1<sup>er</sup> décembre 1789 et accompagne sa remarque d'une illustration où l'on voit un jeune homme qui *n'a à ses souliers que des cordons noirs*. C'est un exemple où la Révolution donne naissance à une mode qui allait se maintenir par la suite.

Les fabricants de rubans gagnèrent aussi de l'argent en s'adaptant à la nouvelle situation révolutionnaire. C'est eux qui fournissent les tissus utilisés pour la cocarde nationale, l'insigne si important de l'adhésion aux idées nouvelles. Le journal écrit à la date du 21 octobre 1789 que la cocarde est portée *ou doit l'être, par absolument tous les hommes de la Capitale qui peuvent être en état de porter les armes*. Même un jeune abbé est montré avec une cocarde attachée à son chapeau. Dans les planches du magazine, les hommes ne sont pourtant pas les premiers à s'affubler de ce symbole. Rappelons une illustration du 21 septembre 1789 qui avait présenté une femme, la *cocarde à la Nation* épinglée à son chapeau, arborant ainsi les couleurs *en signe de liberté*. Plus tard, à partir de 1800, les femmes n'auront plus le droit de porter cet ornement si français, mais en ces temps heureux d'une première liaison entre la Révolution et la Mode, tous peuvent et doivent même se décorer du petit rond: *pourvu qu'on porte à son chapeau la cocarde nationale, ou à sa boutonnière le ruban aux couleurs nationales, on peut porter sur ses habits toutes les couleurs qu'il plaît de porter*, écrit le journal à la date du 1<sup>er</sup> décembre 1789. La mode demeure toute puissante. Si les slogans politiques ne pénètrent pas dans les cœurs, c'est le costume qui fera le révolutionnaire.

Bientôt les couleurs nationales, *qui roulent du bleu au rouge, du rouge au bleu, et des deux au blanc*, ne se portent plus seulement au niveau de ce modeste accessoire. Les cocardes et les rubans nationaux ont donné naissance à des étoffes teintées de ces couleurs. Le «Magasin» du 11 novembre 1789 montre une femme vêtue en bleu-blanc-rouge de la tête aux pieds: *caraco & .. très-long jupon de satin à raies rouges, bleues & blanches, ... bonnet à raies roses & blanches, ... souliers de satin blancs, ornés de rosettes à raies rouges, blanches & bleues*. Le blanc est la couleur du Roi, le rouge et le bleu sont celles du drapeau de la Ville de Paris (et en même temps celles du Duc d'Orléans!). Les trois ensemble symbolisent l'union du Roi et des citoyens de

Paris. Dès juillet, le journal tente timidement de combiner ces trois couleurs en présentant un homme habillé d'une veste rouge et de bas blancs décorés de coins bleus. L'allusion était alors très délicate, tandis que le modèle plus grossier du 11 novembre 1789 ne laisse plus aucun doute sur l'opinion de celui qui le porte. Rappelons qu'avant juillet 1789, la mode avait anticipé l'engouement pour les trois couleurs. Un goût prononcé pour le bleu pâle, le rose pâle et le blanc semblait alors augurer la vogue prochaine du bleu-blanc-rouge. Le journal avait observé cette mode. Ainsi dans plusieurs planches, les vêtements sont-ils garnis de deux de ces couleurs (de préférence le bleu et le blanc) ou combinés avec le rose ou le bleu ciel ou une autre couleur<sup>10</sup>. Plus tard, le 5 mars 1790, le journal rapporte que la mode de porter les trois couleurs nationales est devenue chose commune chez ceux qui veulent afficher leur patriotisme. Pour encourager cette sage conduite, il expose, dans les cahiers du 5 mars (planche I), du 15 avril (planche II) et du 25 août (planche II) 1790, d'autres femmes habillées de robes, de souliers, de chapeaux ou de ceintures teintés des tons porteurs du message de la liberté. En 1792, l'éclat des rouges et des bleus ternira de nouveau; le rouge redeviendra rose, le *bleu de Roi* sera le bleu ciel d'avant la Révolution.

La Révolution n'influence pas seulement la forme et la couleur des objets de mode. Le comportement des hommes et des femmes qui suivent la mode change également. La gravité du moment étant pleinement perçue, les tempéraments s'assombrissent et les mines se renferment en conséquence. Aptes à réagir à ce changement, le journal présente sur ses planches des modèles dont les poses et l'expression du visage permettent de deviner les tâches auxquelles se livrent les personnes prêtes à contribuer à l'œuvre de restructuration de la société. Ainsi la dame de la planche III du 11 novembre 1789, a-t-elle l'air bien grave et résolu en comparaison avec les modèles prérévolutionnaires. Ceux-ci riaient, s'adonnaient au jeu et jouissaient d'une insouciance apparente. De même la dame de la planche II du 1 octobre 1789. Elle semble avoir pleinement conscience du sérieux de la situation. On la présente en train de lire. Sans doute médite-t-elle sur les causes de la révolte.

Quelles sont précisément ces causes? Le journal ne fait pas de commentaire direct à ce propos, mais mentionne un facteur déterminant du mécontentement général: le gaspillage auquel se sont livrés inutilement les riches. Le 21 septembre et le 1<sup>er</sup> octobre 1789, il évoque les lois somptuaires promulguées au XVI<sup>e</sup> siècle par Henri VIII et Charles IX, qui réduisaient les dépenses consacrées à la table, à la maison et aux modes vestimentaires. De tels articles sont chose remarquable pour un journal de mode qui n'a pas a priori intérêt à décourager la consommation d'objets de luxe et la vie menée dans la dissipation. A-t-il voulu amener ses lecteurs à réfléchir sur la possibilité de réduire leur dépenses et sur une meilleure utilisation de leur argent? En temps de paix, les publications de mode ont plutôt tendance à faire

10 Voir les numéros du 20 décembre 1787, planche I (chapeau de satin bleu décoré d'un ruban rose à raies blanches et coquelicot) et planche II (bonnet bleu à mouches et liserés roses, décoré de fleurs coquelicot et d'une blonde blanche); 10 mars 1788, planche III (bonnet rose orné de créneaux bleus); 20 avril 1788, planche II (homme en habit à raies cramoisies et blanches, portant un gilet blanc et une culotte bleu ciel, puis des bas de soie à raies bleues et blanches); 10 août 1788, planche III (femme vêtue de blanc, cramoisi et bleu de ciel); 10 et 20 septembre 1788, planches II (femmes vêtues de bleu, rose et blanc); 30 septembre 1788, planche III (deux enfants habillés en blanc, rose et bleu).

l'apologie du luxe, c'est-à-dire à défendre la théorie selon laquelle le luxe est une des causes de la richesse d'une nation, ce que le journal avait fait dans son numéro du 20 janvier 1787. Cependant, dans une tentative timide d'accepter les données politiques nouvelles, le magazine publie plutôt des articles qui suscitent des réflexions opposées. Ce faisant, il présente l'idée selon laquelle une nation est condamnée à périr lorsque ses riches sont trop dépensiers, plutôt que de justifier sa raison d'être, prouvant par là que les rédacteurs donnent la priorité à l'esprit du temps.

Par conséquent, le mot à l'ordre du jour devient la simplicité. Il faut des étoffes résistantes (toile et drap au lieu de soie), une coupe très ajustée, des atours simples. L'uniforme militaire sert désormais de modèle aux habits civils. Pour les hommes, on crée des habits à revers, dont on présente le modèle le 1<sup>er</sup> décembre 1789, pour les femmes on invente le 15 mai 1790 un *bonnet à la chasseur*, inspiré de la casquette des soldats des régiments de chasseurs, et le 25 mars et le 25 août 1790, des redingotes *nationales de drap fin bleu de roi* qui peuvent servir d'uniforme pour les femmes. A l'exemple de l'uniforme des hommes, ces derniers ont des collets montants écarlates, avec des lisérés blancs ou rouges et deux rangs de boutons de cuivre doré. A quelle occasion les femmes *patriotes* sont-elles censées porter le *nouvel uniforme*. Lorsqu'elles veulent affirmer leur solidarité avec la cause militaire? Ou pour manifester leur l'intention de prendre au sérieux le droit de participer à la défense de la patrie? Dans ce cas, il s'agirait de véritables uniformes créés pour les femmes désireuses d'entrer au service de la garde nationale. Elles prennent pour guide Théroigne de Méricourt, bas bleu qui entend, selon sa pétition à l'Assemblée législative en 1792, mettre sur pied un bataillon d'amazones armé de sabres et de fusils<sup>11</sup>. Le journal permet donc d'observer que même les femmes mourissent l'enthousiasme pour la chose militaire, ne serait-ce que pour suivre la mode.

Les uniformes étant à la mode, le journal présente à trois reprises l'habit martial dans ses gravures, le 1<sup>er</sup> octobre 1789, le 15 mars et le 25 avril 1790. En raison de la qualité des lecteurs du journal, deux modèles sont des uniformes d'officiers. La première planche présente un officier *en habit de ... drap bleu de Roi, à revers de drap blanc & passepoil cramoisi ... Il est coëffé d'un chapeau ... garni ... d'une cocarde blanche au milieu, bleue ensuite, & rouge ou nakàra à l'extrémité* (Illustration 4). L'illustration s'accompagne d'un commentaire qui annonce que *l'habit militaire est une chose trop nouvelle pour des François, pour qu'il ne soit pas lui-même un objet de mode. Aussi nos jeunes gens ne le quittent presque plus; de même qu'ils ne quittent presque plus le fusil, la parade & l'exercice ... croyons-en à la valeur du François; il reprendra souvent un habit qui lui rappellera avec tant de plaisir la conquête de sa liberté*. Rappelons que chaque homme pouvait porter l'uniforme et même modifier certains détails de sa tenue militaire jusqu'en juillet 1790, date à laquelle l'Assemblée Nationale finit par imposer la règle selon laquelle seuls les soldats en service actif avaient le droit de porter l'uniforme, décret peu respecté d'ailleurs. En outre, le magazine se limite à observer les signes extérieurs de la mode martiale. Peu important les faits d'armes des jeunes soldats, leurs opérations de maintien de l'ordre dans Paris, ou leur devoir militaire de protection du souverain.

11 R. BRICE, *La Femme et les armées de la Révolution et de l'Empire*, Paris s.d. et Jean-Paul BERTAUD, *Des Soldats de la Révolution 1789-1799*, Paris 1985.

Le journal de mode se contente de constater qu'ils *aiment le luxe, la parure & le jeu*. A chacun son métier et ses critères d'importance.

En octobre 1789, la rédaction exprime encore l'espoir que la révolution va bientôt *s'achever* et que *le calme* va revenir. Cet espoir s'efface dans les semaines suivantes qui sont les dernières lorsque le journal paraît encore sous le titre de »Magasin des Modes Nouvelles«. Le 11 décembre, on se lamente, disant *qu'il n'y a plus à ... espérer* et que le bon goût ne reviendra jamais. Les grandes parures des dames sont réduites à un style très dépouillé et la mode masculine, se calquant sur celle des uniformes, ne varie plus comme avant. Les jeunes abbés saisissent l'occasion de cette situation. Ils tirent parti du fait que les citoyens doivent accomplir leurs devoirs militaires et se plaisent à jouer un rôle dans les réunions mondaines<sup>12</sup>. Le cahier du 21 octobre 1789 montre un prêtre, coquet à souhait, l'inévitable cocarde nationale épinglée à son chapeau. L'abbé endimanché se détache de la tradition cléricale, rappelée le 1<sup>er</sup> octobre 1789, qui veut que *tous gens d'Eglise se vêtiront ... d'habits modestes, décens & convenans à leur profession*. Mais cette règle, prononcée en 1563, est apparemment oubliée par maint prêtre.

A la fin de 1789, l'éditeur Buisson, constatant qu'un grand nombre de lecteurs n'a pas renouvelé son abonnement, se voit obligé de prendre des mesures d'austérité. Conscient du fait qu'un journal de mode, de par son essence, doit communiquer l'esprit moderne, il finit par congédier ses trois collaborateurs pour embaucher un rédacteur qui commentera avec plus d'élan les nouveautés inspirées par la Révolution. Pour bien marquer son intention, il met fin aux activités du »Magasin« pour rouvrir son entreprise deux mois plus tard, en février 1790, sous le nom de »Journal de la Mode et du Goût«.

### De Février à Octobre 1790: Enthousiasme pour la cause et les modes révolutionnaires

La personne dont l'élan révolutionnaire doit permettre au journal de traverser la crise se nomme Jean-Antoine Lebrun Tossa de Pierrelatte. Il est girondin, originaire de Grenoble et âgé de moins de trente ans quand Buisson lui confie la charge du journal. Buisson espère des merveilles de cet homme à la plume facile et à l'esprit vif – et il n'est pas déçu de son choix. La clientèle revient et lui reste fidèle pendant quatre ans, bon résultat en cette période difficile où le sort de bien d'autres journaux est éphémère.

Le citoyen Le Brun, comme on l'appelle tout court, expose ses vues pro-révolutionnaires dans plusieurs articles et dénonce les personnes qui sont à son avis nuisibles à la révolution. Parmi eux figurent les représentants des deux états de l'Ancien Régime qui ont perdu leurs privilèges et dont on admirait encore le comportement quelques mois auparavant. Le Brun raille le clergé, entre autres les

12 Dans le manuscrit du Dictionnaire du luxe, composé par La Mésangère vers 1830, on lit, sous le mot »abbé«: »Sous la Révolution, les abbés coquets se permettaient de porter non seulement des surtouts puce, café brûlé, marron, tabac d'Espagne, violets, prune de Monsieur, mais gris de lin: ils avaient commencé par orner les surtouts d'un bouton d'or; les trouvant trop nus, ils y ajoutèrent un liseré, puis des glands« (le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Rouen).

petits *abbés minaudiens*, dont ses prédécesseurs avaient encore présenté le costume. A l'heure actuelle, écrit-il le 5 mars 1790, *les dames patriotes* tournent leur attention plutôt vers ceux qui ont quitté leur état ecclésiastique et qui *se sont enrôlés dans la garde nationale*. Le rédacteur manifeste aussi une haine notoire contre les hauts dignitaires de l'Eglise, qui inventent des intrigues contre les religieuses désireuses de sortir des monastères. Selon le journal, les intrigues vont jusqu'à torturer les pauvres sœurs: On les menace d'emprisonnement dans des asiles d'aliénés et on les force à prendre des douches et des bains froids ou encore à se soumettre à des saignées et à d'autres atrocités incroyables. Le rédacteur implore les représentants des municipalités et les citoyens de venir en aide aux pauvres défroqués. Il explique aussi aux sœurs ce qu'elles doivent faire après avoir quitté le monastère pour ne plus être reconnaissable comme ancien membre d'un ordre religieux. L'intégration sociale, enseigne-t-il, exigera de se vêtir et de se comporter comme tout le monde et d'acquérir *un peu d'aisance avec un grain de coquetterie*. Si les religieuses acceptent de *suivre la mode*, elles pourront *avoir bientôt un amant, ensuite un mari*. La politique d'aide au retour à la vie laïque est justifiée, car *les jeunes qui quitteront leurs cloîtres (feront) leur devoir de citoyennes, en donnant des enfans à l'Etat*. Le 25 mars 1790, on présente une jeune femme *nouvellement rendue à la société*, vêtue d'une robe à la Vestale de linon et coiffée d'un bonnet à la passion. L'attention est attirée sur l'expression du visage de la femme: *On voit, à l'air modeste et même un peu austère de cette femme, qu'elle n'est pas encore familiarisée avec le grand jour, et qu'elle a vécu long-temps dans l'ennui et le désespoir. Quelques-unes de nos élégantes prennent un peu de cet air, pour paroître novices, et se rendre intéressantes*. Le thème de la rénovation de l'Eglise fait donc bon ménage avec la présentation de la mode.

Autre cible des critiques, les nobles. Le Brun les juge en fonction de leur volonté à accepter les idées nouvelles en force, distinguant ceux qui *pleurent ce qu'ils appellent le bon temps passé* de ceux qui *commencent à se façonner à la constitution Française*. Parmi les premiers figurent certaines femmes nobles qui auraient formé un club *pour refuser le devoir à leurs maris ... elles ne peuvent pas soutenir l'idée de n'être plus aptes qu'à donner le jour à de simples citoyens actifs*. Les derniers sont les jeunes *aristocrates ex-nobles à demi-convertis*, dont on présente les vêtements le 15 et 25 avril 1790. Ils portent le *demi-deuil*, habit prescrit sous l'Ancien Régime à l'occasion de la mort d'un souverain dans les dernières semaines du deuil porté en son honneur. Le symbolisme du demi-deuil que le journal recommande à cette époque est évident. Les ex-nobles sont en deuil parce qu'ils ont perdu leurs privilèges, mais ils ne le sont plus qu'à demi parce qu'ils se sont résignés à accepter ce qu'ils ne peuvent changer. Tirillé entre le luxe aristocratique traditionnel et les exigences révolutionnaires de simplicité dans les vêtements et les accessoires, l'homme à moitié consolé porte deux montres, l'une attachée à un simple ruban, l'autre à une chaîne d'or. Le Brun mentionne aussi la participation de quelques aristocrates aux travaux préparatoires au Champ de Mars pour les fêtes du 14 juillet 1790. On peut lire qu'à côté des ouvriers engagés aux travaux de terrassement, *l'empressement a été universel* pour ériger l'Autel de la Patrie. Citoyens et aristocrates, femmes délicates et hommes robustes ont aidé à piocher, transporter les brouettes et traîner les tombereaux. La mode s'en inspire et exige le lendemain qu'on se promène avec une pelle de bois à la main ou que l'on porte une veste de travail *faite*

pendant la nuit pour la circonstance, avec un pantalon de coutil, qui laissait voir, au bas de la jambe, un bas de soie blanc bien tiré, enfin des souliers à rosettes, parfaitement cirés et très-luisants. Le journal rapporte que plusieurs personnes ont paradé toute la journée dans cet accoutrement sans que leur attifement soit sali par de la vraie terre. Leur pelle de bois, ironise-t-on, étoit aussi nette que lorsqu'ils l'avoient pris chez le marchand. Il est probable, prédit-on, que si les travaux eussent duré encore quelques jours, on auroit vu aux Tuileries des femmes de la cour avec une canne dont la pomme auroit figuré une pelle ou une pioche, et avec des bonnets au tombereau ou à la brouette. En outre, le journal publie en juillet et août 1790 quatre longs articles sur les préparatifs, le programme et le déroulement des fêtes en province et à Paris<sup>13</sup>.

Renchérissant sur ses prédécesseurs dans son zèle à attribuer aux produits de luxe des noms venus du vocabulaire politique, Le Brun publie de nombreuses planches qui présentent des vêtements et des objets aux appellations sonores: Le 25 février 1790 un *habit à la révolution*, le 25 mars 1790 une *redingote nationale*, le 15 avril 1790 une *robe à la constitution*, le 15 août 1790 un *lit à la fédération* et le 15 octobre 1790 une *couronne civique*. Dans cette période de mutation rapide des structures et des mentalités, le transfert de popularité d'une idée à un produit est utilisé pour donner un nouvel élan aux affaires des commerçants et fabricants d'objets de mode. Le Brun vend la marque *mode* en disant qu'elle est révolutionnaire. Puisque l'image de la nation est considéré positivement par le grand public, il dit que tel vêtement est national. Convaincu que la constitution est un facteur de reconnaissance, il cherche à promouvoir l'habillement avec l'appui de la constitution. La fédération des ennemis de la liberté étant dans toutes les bouches, il présente un meuble qui fait allusion à l'unité des fédérés (Illustration 5). Enfin les couronnes étant un sujet de discussion, il recommande aux citoyens d'en porter (elles sont faites de simples feuilles de chêne et d'un ruban aux couleurs nationales). Sans doute Le Brun croit-il sincèrement aux vertus de la Révolution, mais sa démarche est surtout fondée sur une publicité adaptée à l'époque, et dans son action il veille surtout à augmenter le tirage d'un journal dont les thèmes doivent être compatibles avec la Liberté-Egalité-Fraternité de la rue.

Le journal n'hésite pas non plus à montrer sur ses planches les uniformes portés par les employés de l'Etat. Nous avons déjà mentionné les uniformes militaires, dont il présente deux modèles au début de 1790. Une planche du 5 mai 1790 arbore le costume d'un maire, qui est peint avec *un volume des procès verbaux des séances de l'Assemblée nationale* sous le bras. Le journal précise que *sur la couverture de ce livre, relié en maroquin rouge, sont inscrits ces mots en lettres d'or: la nation, la loi et le roi*. Le maire est ceint d'une écharpe *aux trois couleurs de la Nation* qu'il peut acheter chez le sieur Baran-Jubin, marchand aux arcades du Palais-Royal. La planche est publiée après la promulgation d'un gravissime décret portant sur l'habillement des fonctionnaires municipaux. Le Brun propose à l'occasion que le Roi assume le pouvoir exécutif et devienne chef des officiers municipaux ainsi que *maire général de l'empire*. C'est précisément la proposition qu'il avait faite dans une brochure publiée en son nom en février 1789, avant l'éclatement des événements de juillet.

13 Voir la citation de ces articles dans notre communication présentée lors du congrès Mondial pour le Bicentenaire de la Révolution, dans: *L'Image de la Révolution Française*, vol. I, Paris: Pergamon Press, 1989, pp. 287-296.

Parfois les objets *analogues aux circonstances présentes* sont mentionnés mais non illustrés. Par exemple, le 5 juillet 1790, Le Brun écrit avoir vu un *lit à la révolution*, des *pendules civiques* et des *lits patriotiques* dans la boutique de Monsieur Boucher, au Palais Royal. Ou le 25 mars 1790, il publie la lettre d'un abonné qui rapporte que les sculpteurs font *des encriers avec les pierres de la Bastille*. Ou le 5 juin 1790, il fournit la description d'une alliance *civique* qui porte l'inscription *La nation, la loi et le roi* et dont les porteurs ont *le vif désir ... de voir un jour tous les bons François réunis par un même signe, comme sous un même drapeau*. Que signifient les attributs patriotique, civique, nationale ou révolutionnaire donnés à ces objets? Souvent c'est la couleur, parfois la forme et le matériau qui justifient ces appellations. Il arrive aussi que Le Brun emprunte ces noms à la thématique révolutionnaire sans raison évidente. La dénomination est alors choisie par amour de la modernité. Dans ce cas, l'objet est loin d'un véritable renouvellement en profondeur. A preuve l'*habit à la révolution* proposé dans le cahier du 25 février 1790, qui ne se distingue guère des vêtements de l'Ancien Régime. Composé d'une culotte et d'un gilet faits d'étoffe précieuse, d'une veste à superbes boutons, d'élégants bas de soie, d'une large cravate bouffante et d'un *jabot* bien plissé, tenu *par une épingle de diamant*, cet ensemble est loin de l'authentique tenue des sans-culottes, avec son pantalon et ses sabots en bois, son bonnet phrygien de laine, sa chemise et une veste toutes simples. Il est vrai que le bonnet rouge des sans-culottes amène les artisans de la mode à créer pour les élégantes des bonnets teints en rouge et imitant la forme du bonnet phrygien, comme on peut le voir dans les planches du 15 octobre et du 25 décembre 1790, puis du 25 février 1791 et du 15 janvier 1792. Mais on est loin de copier tout à fait la tenue des sans-culottes. Après la victoire du mouvement populaire au cours de l'été 1793, le port du bonnet rouge se généralise<sup>14</sup>. Cette mode disparaît avec le recul de ce mouvement au printemps de 1794.

De février à octobre 1790, le comportement des personnes élégantes contribue tout comme avant à caractériser les adeptes de la Révolution. Par exemple l'homme en *habit à la révolution* présenté le 25 février 1790 porte *la tête haute*, ce qui lui donne *un air de résolution*. Les gestes de témérité, de volonté, de fermeté et de décision remplacent l'air courtisan et dévot. La femme patriote habillée d'un uniforme présentée le 25 août 1790 semble être décidée à résoudre les problèmes qui se posent (Illustration 6). Le 10 mai 1792, on peut lire que la mode exige *un air, un ton décidé ... la démarche ferme, ... peu ... de babil; la figure ouverte, mais tournant vers le penser & la réflexion*. Les gestes de révérence et d'humilité, l'habitude de *frotter du pied la terre* ou *faire des ploiemens profonds* sont désormais inappropriés, indique le numéro du 25 février 1790. Pour saluer les autres, on doit faire tout au plus une petite inclinaison de la tête et éviter tout mouvement plus ample qui serait considéré comme un reliquat de la féodalité. A en croire le cahier du 15 mai 1790, la coutume de se battre en duel est une *bravoure ridicule et anti-sociale* détestée par un *peuple qui aimera les loix*. Le 25 mai 1790, Le Brun préconise aussi l'abolition des *deuils d'étiquette* portés *bêtement ... à la mort de toute espèce de prince ou princesse*, car un bourgeois suivant cette tradition ne ferait qu'*afficher sa bassesse, en s'humiliant*

14 Louis-Sébastien MERCIER, *Paris pendant la Révolution (1789-1798)* ou *Le Nouveau Paris*, Paris, chap. XX, p. 333, et Jacques BOUINEAU, *Les Toges du pouvoir ou la révolution du droit antique 1789-1799*, Paris 1986, p. 49.

*devant la prétendue grandeur*. L'illustré fait valoir que ces deuils nuisent aussi au commerce parce qu'ils freinent le développement de la mode. Le journal vise à transformer les mentalités en changeant les gestes et les coutumes. C'est sa contribution à la Révolution et à l'évolution de la civilisation.

### De Novembre 1790 à Juillet 1792: Désillusion et publicité pour une mode contre-révolutionnaire

Après une phase d'enthousiasme, le journal amorce un mouvement de repli. Son élan révolutionnaire disparaît en automne 1790. Déçu par le cours des événements, Le Brun ne dénonce plus les représentants du clergé ou de la noblesse, et ne consacre même plus une ligne aux fêtes du 14 juillet célébrées pourtant en 1791 et 1792. Devinant les violences qui s'annoncent, il souhaite surtout la modération et la paix, valeurs qu'il évoque le 25 avril 1791, en citant un poème d'Horace. Ce souhait s'exprime aussi dans le choix des modes qu'il présente aux lecteurs. Le 15 janvier 1792, il vante un *costume adouci, qu'on appelle modéré* au détriment des couleurs fortes et tranchantes encore en vogue en ces temps sanguinaires.

Certaines descriptions, bien que plus courtes que dans les années précédentes, trahissent la rupture avec cette révolution qui ne s'arrête point. Elles témoignent de la solidarité du rédacteur avec ceux qui veulent y mettre fin. Par exemple le 25 mai 1791, il présente un homme *costumé à la contre-révolution*, en cravate de mousseline, habit de drap noir, gilet jaune, culotte verte et bas de soie blancs. Le 5 octobre 1791, c'est un homme tenant à la main une lourde massue destinée à se défendre en cas de besoin. Cette dernière planche est assortie d'un commentaire sur *les circonstances où nous sommes* et qui ont donné naissance à cette fanfaronnade. Toutes les autres modes masculines, se résigne Le Brun le 25 décembre 1791, sont *d'assez mauvais goût; ... nous sommes obligés ... de représenter ces Messieurs tels qu'ils sont*. A la même date, il présente une robe *à la Coblentz*, de satin rouge flamboyant (Illustration 7), allusion au fait que certaines villes de l'autre côté de la frontière allemande, dont Coblenz, servent de refuge aux émigrés français. La femme porte un ruban rouge à l'endroit où la lame de la guillotine menace de tomber. La robe et les souliers rouges garnis de satin noir rappellent le sang et le chagrin que la révolution a causés aux persécutés<sup>15</sup> les gants blancs font allusion à l'innocence des victimes. Le 5 février 1792, Le Brun présente un costume *catholique ou à l'évêque non-jureur* que les nouvelles dévotes ont mis à la mode et qui a quelque chose de commun avec l'habillement d'un prélat. La haine contre le clergé est oubliée ou plutôt passée de mode.

Les modes présentées à cette époque permettent aussi d'observer l'indéfectible attachement du rédacteur à son Roi. Le 25 juillet 1791, juste après la fuite du roi et son arrestation à Varennes, Le Brun choisit de montrer une coiffure *à la Louis XIV*, évocatrice de la monarchie. Le 1<sup>er</sup> août 1792, juste avant le pillage du Palais des Tuileries, le magazine n'hésite pas non plus à faire l'éloge de la coiffure et d'une robe

15 Lorsqu'en mai 1797 parut le «Tableau Général du Goût», sa première gravure montre également une robe de linon uni à la Coblentz.

à la reine, qui viennent d'inspirer un nouveau style et qui méritent une illustration. Le rédacteur promet aux femmes à cheveux épais qui imitent la coiffure de la reine qu'elles gagnent à cette mode un certain air de jeunesse qu'elles n'auroient pas sans cela. Il recommande de couper les cheveux à la longueur d'un pied, comme ceux de la reine, et de les boucler en boudins, comme l'ont déjà fait les dames de distinction, & sur-tout celles employées à la cour. Bien sûr, Le Brun passera sous silence les grands événements qui vont bouleverser l'Ancien Régime: l'emprisonnement de la famille royale, l'abolition de la monarchie, la décapitation de Louis XVI. Le mutisme du rédacteur est éloquent.

A mesure que la France s'installe dans la Révolution, l'industrie de luxe perd l'habitude de puiser son inspiration dans l'actualité révolutionnaire, écrit-on le 25 décembre 1790. Moins attachée aux événements, on ne renonce pas pour autant à varier avec frénésie les accessoires et la coupe des vêtements. La raison de ce comportement est évidente: *Depuis l'abolition des titres*, écrit le journal à la date du 5 août 1790, *bien des femmes ne peuvent plus se distinguer que par une continuelle variété dans les ajustemens*. A en croire le cahier du 5 juillet 1790, cette variété console au moins à moitié les femmes charmantes ... que la perte de leurs titres (a) réduit au désespoir. Le 5 septembre 1790, le mari d'une citoyenne constate: *La mode varie avec une rapidité inconcevable; tout suit l'inquiétude générale ... chaque jour ma femme me paraît nouvelle*. A part la variété, les femmes de qualité recherchent la singularité, la richesse et l'élégance du costume. Elles portent des diamants et des dentelles d'or, car, écrit-on à la date du 15 avril 1791, *les femmes ... éloignées par leur sexe, de tous les emplois et n'ayant plus de noms ni de titres imposans ne peuvent se faire remarquer du public que par leurs riches vêtements*. Elles envisagent un instant de s'assurer une réputation par la pratique des seules vertus domestiques, mais cette possibilité est aussitôt écartée, car il faut trop de temps et d'effort pour faire parler de soi dans ce domaine. Aussi le journal affirme-t-il le 10 décembre 1792 que *les personnes qui ont cru que la mode & le goût souffriroient de notre dernière révolution, sont dans une grande erreur. Ils se maintiennent dans toute leur pureté, dans toute leur activité, & offrent chaque jour aux amateurs des productions aussi agréables qu'intéressantes*. De même, le 1<sup>er</sup> février 1793, on apprend que *malgré la guerre, nos troubles intestins, les mouvemens politiques de toute l'Europe, &c., le goût des femmes pour la parure est aussi vif que jamais*. Même si ces commentaires sont exagérés et inventés pour créer un besoin d'imitation chez ceux qui nient l'existence d'une mode en temps de guerre, ils ne sont probablement pas pur mensonge, comme le croient certains historiens de la mode. Il est vrai que de septembre 1792 à février 1793 le journal ne présente que des modèles anciens publiés en 1791 et 1790<sup>16</sup>. Mais ceci a sûrement plus à voir avec les difficultés financières du journal qu'avec une véritable stagnation de la mode.

Le journal entrevoit enfin pour l'industrie de luxe une autre raison de s'épanouir dans une période de troubles sociaux. Prenant part au processus global de démocrati-

16 Les gravures imitent d'autres estampes parues antérieurement:

celles du 1<sup>er</sup> sept. 1792 – les gr. parues le 25 sept. 1791;

celles du 20 oct. 1792 – les gr. parues le 15 juil. 1791;

celles du 1<sup>er</sup> nov. 1792 – les gr. parues le 25 sept. 1791;

celles du 10 nov. 1792 – les gr. parues le 25 juil. 1791;

celles du 20 nov. 1792 – les gr. parues le 5 sept. 1791;

sation, la mode s'adresse désormais à une clientèle négligée sous l'Ancien Régime. On élargit le marché en créant des produits destinés à des classes nouvelles, la moyenne et même la petite bourgeoisie. Une nouvelle philosophie de la mode accompagne cette évolution: *Le luxe*, écrit le journal à la date du 5 juillet 1790, *quelque idée qu'on lui attache, n'existe que par le superflu, et nous en aurons toujours plus qu'aucune autre nation; seulement ce superflu, au lieu d'être concentré dans un petit nombre de mains, sera répandu sur l'universalité des citoyens*. La théorie se traduira par une stratégie commerciale: Plutôt que de vendre un petit nombre de produits de grande qualité, on cherchera à vendre une grande quantité d'objets de moindre valeur. C'est le choix de la quantité sur la qualité, la naissance de la consommation de masse, la découverte de l'analyse d'un marché en fonction de son pouvoir d'achat global. Le goût s'adapte à la nouvelle clientèle. Le journal présente le 10 juin 1792 un *tablier à la ménagère* et le 1<sup>er</sup> novembre 1792 un *bonnet à la paysanne*. La transformation des mentalités ne s'est pas faite du jour au lendemain, mais on voit que le journal témoigne de la vulgarisation des modes à de nouvelles couches sociales.

En outre, Le Brun vise un public plus grand pour lui vendre son magazine. Les articles et les illustrations s'en ressentent. Plusieurs modèles de vêtements sont conçus pour des gens simples et pauvres. Le Brun décrit des modèles faits de toile et de linon au lieu de soie et de dentelles et recommande en outre de compenser la simplicité par une propreté et une fraîcheur particulières. Ainsi lit-on, le 5 mai 1792, que les femmes sont censées prendre des bains fréquents et ne pas mettre de maquillage. Leurs cheveux sont peu pommadés, elles portent des petits bonnets au lieu d'énormes coiffes, leurs chapeaux ont de petits bords au lieu de grands bords, leurs talons sont peu élevés. Tout cela est plus pratique et moins artificiel. Le nouveau public devant gérer seul son ménage, Le Brun donne aussi des conseils pour dorer les meubles, nettoyer la maison, faire la cuisine ou préparer des essences parfumées. Dans la rubrique littéraire, le journal recommande des ouvrages pour *le lecteur de toutes classes*. Ce genre de conseils et de suggestions de lecture auraient été inconcevables dans les cahiers publiés quelques années auparavant, lorsque l'illustré s'adressait exclusivement à une clientèle étroite. Si Le Brun cherche à élargir sa clientèle, sans doute est-ce parce que les premiers abonnés ont cessé de lui être fidèles. Pour pouvoir mieux exploiter son idée, il offre de *se charger de toutes sortes de commissions* pour ses lecteurs et lectrices. Il ouvre une espèce d'agence de vente par correspondance, où l'on peut commander à distance les objets décrits dans les pages du magazine. En outre, le journal continue à exécuter sa fonction de pourvoyeur de bonnes adresses. Parmi les commerçants qu'il recommande, figurent le sieur Boucher, décorateur au Palais Royal, le sieur Baron, perruquier, rue de Rohan, le sieur Dufour, bijoutier, rue des Cordeliers, Mademoiselle Boulanger pour les produits cosmétiques, Monsieur Chérez, orfèvre, le sieur Troussier, producteur de chapeaux près du pont Notre-Dame, et finalement une boutique sans nom, rue de la

celles du 1<sup>er</sup> déc. 1792 – les gr. parues le 25 mars 1791;

celles du 10 déc. 1792 – les gr. parues le 5 déc. 1791;

celles du 1<sup>er</sup> jan. 1793 – les gr. parues le 5 nov. 1791;

celles du 20 jan. 1793 – les gr. parues le 10 août 1792;

celles du 1<sup>er</sup> févr. 1793 – les gr. parues le 25 nov. 1790;

lune, pour les fleurs artificielles. Le commerce, pour prospérer, a besoin de publicité, et, à ce qu'il semble, le besoin de suivre la mode existe toujours.

Etant donné l'inflation des années tumultueuses, Le Brun se décide par quatre fois en 1792 à indiquer le prix de certains objets. C'est un sacrilège pour un élégant journal de mode qui, jusque-là, n'avait pas inquiété ses lecteurs avec ces soucis pécuniaires. Nous apprenons donc qu'en avril 1792 on payait autour de 220 livres pour une *robe parée*, 100 livres pour une *robe économique* ou un *négligé*, et entre 24 et 40 livres pour un châle. Les poignets de chemises des jeunes gens étaient garnies d'une broderie anglaise qui coûtait, selon le numéro du 1<sup>er</sup> avril 1792, jusqu'à 9 livres à elle-seule. Le prix des bonnets et chapeaux est indiqué le 10 août, le 10 octobre et le 20 octobre 1792. Le bonnet le moins cher coûtait d'abord 8, puis 18, enfin 50 livres. Pour un chapeau il fallait payer entre 12 et 150 livres. A quoi correspondent ces prix en comparaison avec nos prix actuels? En 1982, Jean Sgard propose, pour la zone moyenne des revenus, un coefficient de multiplication de 36 environ<sup>17</sup>. Il va de soi qu'on ne peut pas prendre en considération le revenu des ouvriers dont le salaire, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ne dépassait souvent pas une livre par mois. Tenant compte du coefficient de Sgard, il fallait payer, en 1792, pour une robe *économique*, une somme qui correspondrait à 3600 francs en 1982, et pour un chapeau entre 432 et 5400 francs. Par rapport au prix d'une robe économique, l'abonnement annuel du magazine était bon marché. Il aurait coûté 1080 francs en 1982. Nos journaux actuels sont moins cher. L'abonnement de »Vogue« ne coûte que la moitié environ.

### D' Août 1792 à Avril 1793: L'élan ayant disparu, on présente à contrecœur les modes républicaines

Lorsqu'une nouvelle loi promulguée en août 1792 restreint la liberté de la presse, ce qui conduit à la suppression d'un bon nombre de feuilles royalistes et réactionnaires, la lutte pour la survie devient plus âpre encore. Devançant les tracasseries de la censure, Le Brun se garde de critiquer la République proclamée en septembre 1792. Quand il se décide enfin le 10 et 20 novembre 1792, à mentionner le nouveau gouvernement, c'est pour consoler ses lectrices en leur apprenant que *notre nouvelle forme de gouvernement n'empêche pas les femmes de rechercher la parure* et pour leur présenter deux modèles portés par les femmes républicaines. Ils sont d'une grande simplicité, surtout les tissus qui sont de linon, toile et feutre. La première planche montre une femme *patriote* qui porte des *souliers de satin ... à petits talons rouges*. Sous l'Ancien Régime, seul le Roi avait joui du privilège de porter des talons rouges. La république permet donc aux masses de reprendre les coutumes du souverain. L'autre planche présente *une mode singulière dite à l'égalité*. Le modèle n'a d'original que le nom et le dessin des tissus. En outre, c'est une copie d'une robe présentée le 5 septembre 1791. Nous avons déjà mentionné que Le Brun avait commencé, en septembre 1792, à reprendre les planches parues antérieurement, changeant tout juste le coloris et les dénominations. Les modes prétendues républi-

17 Jean SGARD, »La valeur du franc au XVIII<sup>e</sup> siècle«, communication privée et discussion lors d'un colloque sur Le journalisme d'Ancien Régime, Lyon 1982, p. 279.

caines du 10 novembre 1792 répètent un style créé le 25 juillet 1791, et celles du 20 novembre 1792 imitent un modèle inventé le 5 septembre 1791. Les souliers de la femme présentée sur la première planche étaient bleus et non blancs à talons rouge, et la robe de la deuxième planche n'avait pas de nom particulier, tandis que la coiffure était appelée *à la Louis XIV* et non *à mille boucles* comme en novembre 1792. Les lecteurs ont dû remarquer ces imitations et en tirer les conséquences, car un journal de mode qui cesse de promouvoir les derniers modèles de vêtements est condamné à périr.

De plus les comptes rendus de livres, les critiques de pièces de théâtre et même les anecdotes sont dénués d'élan et d'humour. Visiblement, Le Brun a perdu son enthousiasme, le cœur n'y est plus. Si l'illustré réussit à vivoter jusqu'au mois d'avril 1793, c'est peut-être à cause de son caractère inoffensif et parce qu'il s'abstient de tout commentaire sur les exactions des autorités au pouvoir. Fin février 1792, Buisson s'est retiré pour se vouer avec plus d'énergie au *«Patriote français»*, journal pour lequel Le Brun porte toute la responsabilité financière. Il cherche à faire partout des économies. La troisième planche, une partition musicale, manque depuis le 1<sup>er</sup> avril 1792, les gravures de mode se répètent depuis le 1<sup>er</sup> septembre et la couverture du volume qui contient les cahiers de la dernière année, est de mauvaise qualité. Puisque Le Brun a peu de collaborateurs, il demande aux lecteurs à la date du 25 mai 1790, avant même que Buisson ne l'abandonne, de lui envoyer des *avis ... des annonces ... des observations, ou tout autre écrit analogue aux objets dont traite ce journal*. Les choses se gâtent quand même et il fait faillite malgré ou peut-être à cause des économies.

Lorsque l'équipe du magazine est à bout de forces, la France cesse d'avoir un journal de mode, et cela pendant quatre ans. Le pays par excellence de la mode, pionnier de ce genre de journalisme, ne publiera plus de journal de ce type, à cette heure particulièrement sombre. Ailleurs en Europe, par exemple en Allemagne, le public continue de s'arracher le *«Journal des Luxus und der Moden»*, paraissant à Weimar dès 1786, sur l'exemple du *«Cabinet des Modes»*, qui se maintiendra jusqu'en 1828. L'Angleterre voit naître en 1794 son premier journal de mode, la *«Gallery of Fashion»*. A Paris, il faudra attendre jusqu'en 1797 pour que reprenne une entreprise journalistique commencée en 1785<sup>18</sup>.

\*

L'étude de l'influence de la Révolution sur les modes décrites par le premier journal de mode est utile à deux égards. On y trouve l'impact des événements sur les vêtements et accessoires. Et on est informé sur la vitesse avec laquelle l'industrie de luxe réalisait les idées de l'époque. Le caractère symbolique des vêtements et objets de mode était parfois minime – aussi l'observateur de nos jours ne comprend-il

18 Des trois successeurs du journal, seul le *«Journal des Dames»* eut une existence de plusieurs décennies. Etant donné son importance au début du XIX<sup>e</sup> siècle, nous nous sommes engagé à préparer un ouvrage sur l'histoire de ce périodique (*Un magazine dans l'histoire – l'histoire dans un magazine. Le «Journal des Dames» de La Mésangère [1797 à 1839], Paris, à paraître*). Au cours des recherches entreprises dans le cadre de cette étude, nous avons pu démontrer que Balzac a fait ses débuts d'auteur anonyme auprès du journal (voir nos articles: *«Balzac – erst Journalist, dann Schriftsteller»*, in: *Publizistik*, cah. 2, 1987, pp. 206–224; et *«Die heimlichen Veröffentlichungen des jungen Balzac»*, in: *Lendemains*, cah. 47, 1987, pp. 90–104; puis *«Balzac et la presse de son temps: ses œuvres et son activité vues par le «Journal des Dames»*, *L'Année Balzacienne*, 1988 pp. 367–393).

souvent le message qu'après explication. Mais il n'était pas négligeable et probablement plus fertile en enseignements pour les contemporains que maint document écrit (combien de personnes – et surtout de femmes – pouvaient lire en 1789?). Reste à se demander si le port de ces produits textiles était généralisé et si, dans ce cas, il l'était par conviction, par prudence ou même par raillerie. A ces questions, on ne trouve malheureusement pas de réponse dans le journal. Toutefois, le fait que le magazine fascina sa clientèle pendant de nombreuses années prouve le besoin de ce genre de publication et les avantages que les partisans de l'élégance ont tirés du changement politique.



1 *Bouton «à la Bastille»*

Le journal de mode semble deviner l'importance que la Bastille allait prendre par la suite. Dès le 10 juin 1788, il présente une série de boutons à tableaux, dont un décoré d'une miniature peinte de la Bastille.

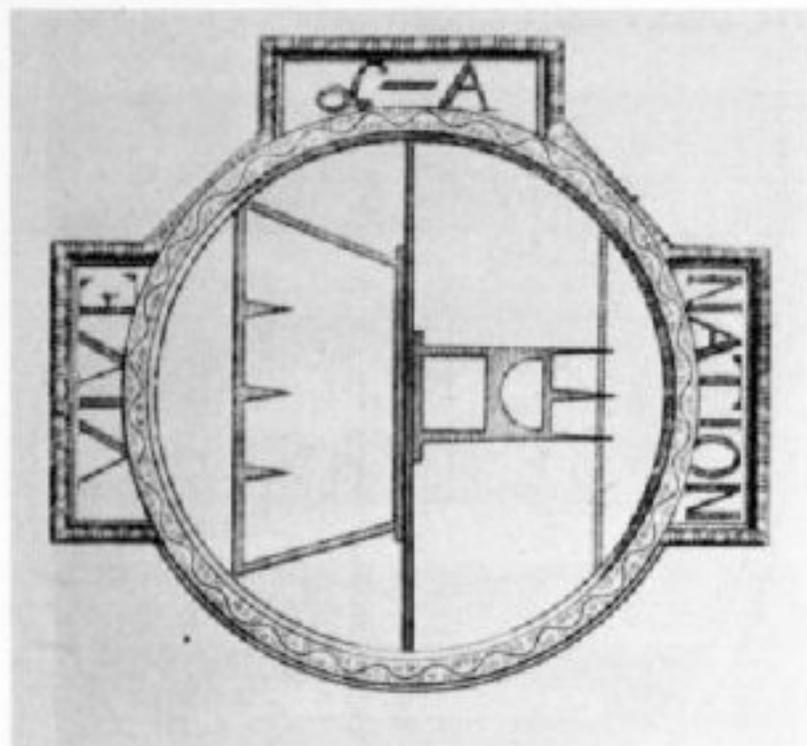
(«Magasin des Modes Nouvelles», 3<sup>e</sup> année; 21<sup>e</sup> cahier du 10 juin 1788, planche I)

2 *Bonnets «aux trois Ordres réunis» et «à la Bastille»*

Selon le journal, les modistes sont les premières à tirer profit de la Révolution. Le magazine présente en septembre 1789 un bonnet «aux trois Ordres réunis... où sont brodées en or une crose & une épée, & en soie bleue, une bêche, formant ensemble un trophée», puis en décembre 1789, un bonnet «à la Bastille», dont les «créneaux et balustrades» imitent l'architecture de la fameuse prison. Les deux bonnets sont décorés de l'inévitable cocarde nationale.

(«Magasin des Modes Nouvelles», 4<sup>e</sup> année; a) 29<sup>e</sup> cahier du 21 septembre 1789, planche III; b) 34<sup>e</sup> cahier du 1<sup>er</sup> décembre 1789, planche II)

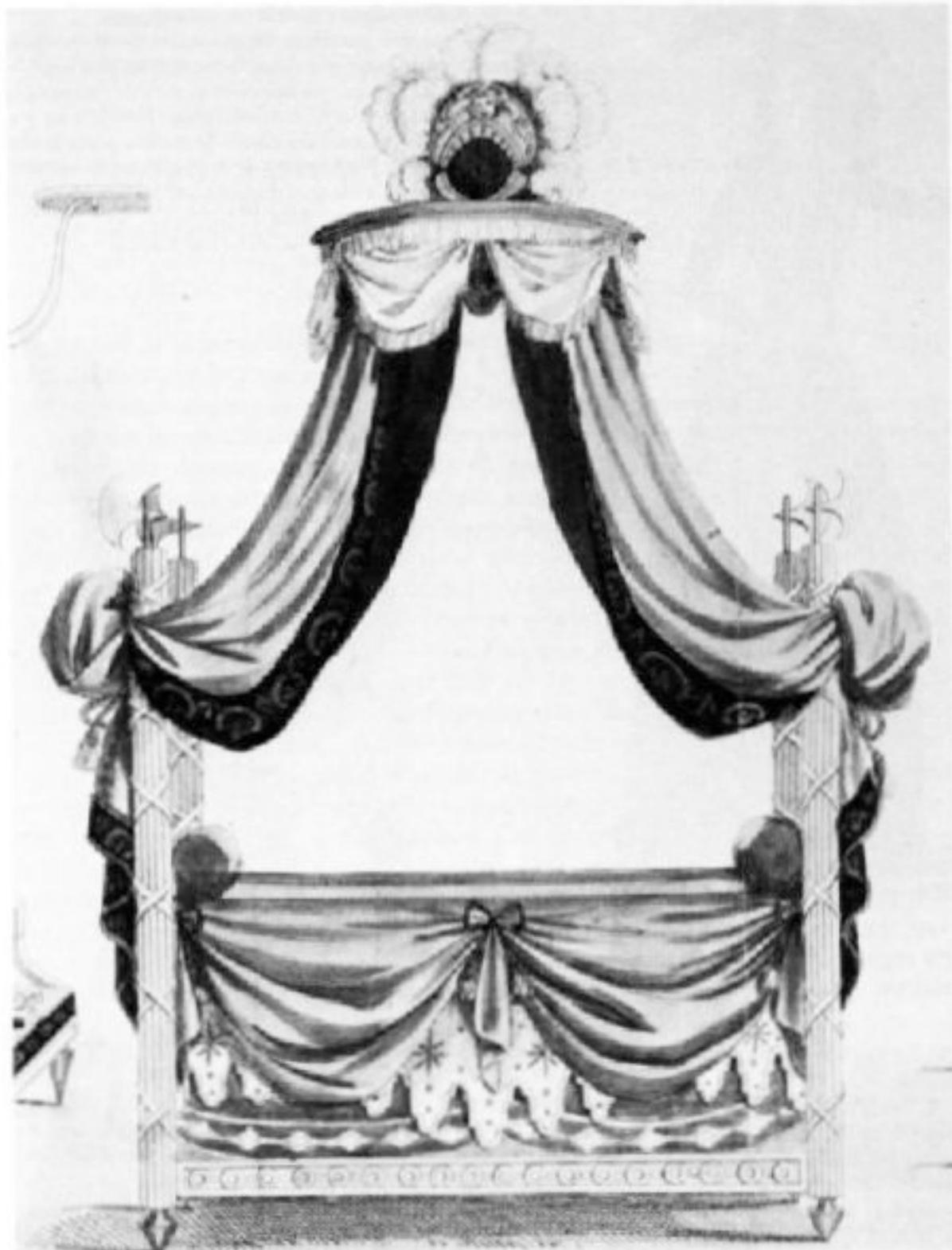




3 *Boucle de souliers «à la Nation»*  
 L'inscription de cette boucle de souliers doit rappeler «le cri de joie» prononcé par les Parisiens lorsque le roi visitait la capitale en juillet 1789 pour «faire la paix entre lui et ses sujets». A l'occasion, l'exclamation «Vive la Nation» remplaçait l'habituel «Vive le Roi».  
 («Magasin des Modes Nouvelles», 4<sup>e</sup> année; 34<sup>e</sup> cahier du 1<sup>er</sup> décembre 1789, planche I)



4 *Uniforme d'un officier de l'armée révolutionnaire*  
 Les uniformes étant de mode même hors du service militaire, le journal présente trois vêtements martiaux. Les planches du 1<sup>er</sup> octobre 1789 et du 25 avril 1790 arborent des uniformes d'officiers, celle du 15-mars 1790 la tenue d'un simple fusilier-chasseur.  
 («Magasin des Modes Nouvelles», 4<sup>e</sup> année; 30<sup>e</sup> cahier du 1<sup>er</sup> octobre 1789, planche III)



5. Lit «à la Fédération»

A l'occasion de la «Fête de la Fédération», première fête célébrée pour commémorer le 14 juillet, les ébénistes ont créé un meuble qui doit rappeler cet événement historique. La draperie est rouge et bleue avec des ornements blancs, les piliers sont des faisceaux de livres «dans le goût antique», symbolisant l'unité et l'indivisibilité des fédérés. Les quatre baches font allusion aux intentions militantes des fédérés.

(«Journal de la Mode et du Goût», 1<sup>ère</sup> année; 18<sup>e</sup> cahier du 15 août 1790, planche I)



6 *Femme patriote avec le nouvel uniforme*

Les femmes partagent l'engouement pour la chose militaire et se mettent en uniforme de drap bleu liséré de blanc. Le chapeau est décoré de la cocarde nationale et d'une bourdaloue bleu-blanc-rouge. Décidé à ne pas perdre de vue ses buts altiers, le modèle porte la tête haute, ce qui lui donne un air de témérité et de volonté. (»Journal de la Mode et du Goût«, 1<sup>ère</sup> année; 19<sup>e</sup> cahier du 25 août 1790, planche II)



7 *Mode contre-révolutionnaire*

La déception sur l'évolution politique incite le journal à présenter des modes contre-révolutionnaires, dont une robe à la Coblenz. Elle est rouge, comme le sang des victimes de la révolution, et assortie de souliers rouges et d'un collier rouge, ce dernier marquant l'endroit où la lame de la guillotine menace de tomber. Des lisérés de satin noir rappellent le chagrin que la révolution a causé aux persécutés. Le nom de la robe rappelle la ville de Coblenz qui servait de refuge aux émigrés français.

(»Journal de la Mode et du Goût«, 2<sup>e</sup> année; 31<sup>e</sup> cahier du 25 décembre 1791, planche I)